

# L'AIMABLE FAUBOURIEN

## JOURNAL DE LA CANAILLE

... La grande populace et la sainte canaille  
Se ruaient à l'immortalité.

ACC. BARBIER.

Paraissant le Jeudi et le Dimanche.

Ce peuple qui sur l'or jonché devant ses pas,  
Vainqueur, marchait pieds nus et ne se baissait pas!

HÉCÉSIPPE MOREAU.

Bureaux, à Paris, 70, rue Mazarine. — Prix d'abonnement : 7 fr. 50 centimes par an, 4 fr. 6 mois, 2 fr. trois mois.

S'adresser, pour toute espèce de réclamation, au citoyen J.-B. SIMEON, l'un des rédacteurs.

SOMMAIRE : A nos calomnieux. — Chargez-moi cette canaille. — De l'audace, toujours de l'audace. — Vive la République. — Comme quoi un aigle peut se métamorphoser en canard. — L'empereur à la façon de Barbari.

### A nos calomnieux.

A peine avons-nous fait notre apparition dans le monde politique que déjà la calomnie et le mensonge s'acharnent contre nous; son sous-titre surtout attire à l'Amable Faubourien la réprobation générale... des bourgeois, qui ne nous comprennent point, ou plutôt qui nous comprennent trop. C'est là, en vérité, nous faire beaucoup d'honneur, et nous nous demandons comment de beaux messieurs en gants, beurre frais osent pousser l'oubli des convenances et des bonnes manières jusqu'à se préoccuper, eux grands seigneurs du puff, d'un journal dont le seul tort est de vouer sa plume à la cause de cette sainte populace qui fait les révolutions et donne des places et de gros émoluments aux Dupin de la gent boutiquière. Fi donc! messieurs les bourgeois, vous vous encanailliez, et l'Amable Faubourien ne vous sait aucun gré de votre sollicitude.

Si encore on ne s'occupait de nous que pour nous calomnier, nous ne nous plaindriions point; il est certaines injures qui, loin de toucher à l'honneur d'un homme, le rehaussent au contraire dans l'esprit des gens honnêtes; mais on se permet, et voilà ce que nous ne pouvons pardonner à de beaux adversaires, de répandre les bruits les plus absurdes sur notre publication, que l'on voudrait voir disparaître. Un grand journal, la Liberté, rédigé par le sieur Lepoitevin Saint-Alme (nous avons édifié le public sur le sieur Lepoitevin), s'est chargé, l'honnête journal, de se faire auprès de nos crieurs l'écho des plus misérables mensonges. Tantôt on nous apprend que la police est à nos trousses; tantôt que d'excellents bourgeois, en costume national, arrêtent et menacent nos porteurs; tantôt même que nous ne paraissions plus. Tous ces moyens sont peut-être fort habiles, mais ils sont tellement ignobles, qu'il suffit de les signaler pour que l'opinion publique fasse justice de ceux qui les emploient.

Pour nous, nous ne nous étonnons point de ces menées de la réaction; le parti bourgeois a le pouvoir, et il en use d'une façon dictatoriale en mettant à l'index les journaux qui le gênent. Un jour viendra, sans doute, où il voudra nous étouffer, mais, jusque-là, nous ne cesserons de continuer l'œuvre que nous avons commencée, quelles que soient d'ailleurs la violence et la haine de nos détracteurs. Est-ce donc au moment du danger et quand la tyrannie relève la tête pour nous écraser de nouveau, que nous fuirions le combat? Non, non, mille fois non! Nous sommes enfants du peuple, et le peuple ignore la lâcheté. Les barricades de février nous ont vus combattre; et qui sait si bientôt il ne nous faudrait lever ces remparts des libertés du peuple?

Continuez donc, réacteurs bourgeois, votre rôle d'inquisiteurs et de bourreaux; le bien est plus fort que le mal, même au sein d'une société viciée par l'égoïsme; et c'est pour le bien que nous combattons. — Vos armes sont le mensonge, et le mensonge ne l'emporta jamais sur la vérité. Croassez, croassez, noirs corbeaux de la calomnie, le peuple est avec nous; et qui a pour lui le peuple a pour lui la justice. — *Vox populi, vox Dei.*

### Chargez-moi cette canaille!

Chargez-moi cette canaille! criait l'autre jour sur la place de la Concorde M. le général en chef de la garde nationale de Paris, Clément Thomas... chargez-moi cette canaille!

Eh bien! voilà l'explication de notre sous-titre, qui a fait tant parler, tant crier, qui nous a valu tant d'injures, tant de menaces! Chargez-moi cette canaille! Eh! qui était donc cette canaille que vous vouliez écraser sous les pieds de vos chevaux, monsieur le commandant supérieur? N'était-ce donc plus le peuple, ce brave peuple de Paris qui éleva les barricades en février, fit la Révolution et vous nomma, vous et les vôtres, général, ministres, commission du pouvoir exécutif? Aujourd'hui que vous avez tous satisfait votre ambition égoïste, que les places et les honneurs ont endormi votre patriotisme, vous vous écriez brayement: Chargez-moi cette canaille!... Qu'il en soit donc ainsi! Appelons-nous canaille, nous amis du peuple, enfants du peuple, qui sommes prêts à mourir pour le peuple; appelons-nous désormais canaille, car désormais la canaille sera le peuple admirable, sublime, qui...

... Sur l'or jonché devant ses pas,  
Vainqueur, marchait pieds nus, et ne se baissait pas!

Appelons-nous donc canaille; mais qu'on lui enlève l'ancienne définition académique que nous pouvons rejeter avec raison à la face de la bourgeoisie, nous substituons celle-ci: Pureté, désintéressement, amour, dévouement.

### De l'audace, toujours de l'audace!

AUX MEMBRES DU GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE.

Ce mot d'un de nos plus grands révolutionnaires est et sera toujours vrai, tant que le génie éternel de la démocratie n'aura point obtenu de conquête par son avènement dans les faits. Ce mot devait être à la fois votre devise et votre conseil; il devenait votre salut; aujourd'hui il ne peut plus être que votre cauchemar!

Au lieu de puiser vos inspirations dans l'âme exaltée du peuple, au jour de sa colère, quand les barricades de février fumaient encore, vous avez reculé devant l'avenir, par peur de l'inconnu, vous vous êtes acculés dans l'ornière de la vieille poli-

tique. La voix de cette conseillère poltronne et sans entrailles a parlé plus haut à votre cœur troublé que les cris de la place publique, et vous l'avez prise pour la voix de la prudence et de la raison.

Les ouvriers vous demandaient du travail. En organisant le travail, vous vivifiiez le crédit. Votre soin le plus pressant a été d'exiler au Luxembourg les hommes sincères qui pensaient avec raison que 1848, troisième étape de la Liberté, pouvait bien être en même temps la première étape de l'Egalité. Ces hommes ont parlé aux travailleurs comme à des frères; ils leur ont promis, en votre nom, que la République songerait à eux avant tout, et quand ils ont réclamés, comme chose sacrée, la réalisation de ces promesses, vous avez pris tous les biais pour leur enlever les moyens de les accomplir.

Les ennemis de la République, consternés d'abord par la victoire de Février, se sont bientôt emparés du rôle que vous n'avez pas eu la force de prendre. Tout en redevenant audacieux, ils ont eu l'esprit de s'appeler eux-mêmes les modérés. Vous avez fait le contraire. La mitraille de Rouen vous a trouvés accommodants. Vos juges (qu'on a pris pour ceux de Louis-Philippe) ont consacré la terreur bourgeoise contre ceux qui, lassés de ne pouvoir vivre, faute de travail, préfèrent mourir en combattant.

Le suffrage universel a été faussé par ceux dont vous avez relevé la puissance contre vous-mêmes (et ce qu'il y a de pis, c'est que vous ne paraissez pas vous en douter). Les élections ont produit l'Assemblée que vous savez. Le peuple, lassé de voir ses vœux les plus chers se briser sans écho à la porte de ses prétendus représentants, a désiré venir leur faire visite lui-même. Au lieu de mandataires au visage ami et confiant, il a rencontré que des baïonnettes. Si près de février, cela l'a rudement fâché; et parce qu'il est entré, un peu brutalement, il est vrai, dans une enceinte où l'on proclame tous les jours, en belles paroles, sa souveraineté, la représentation nationale a fait la méchante et a crié par-dessus les toits qu'elle était... violée. — Peuple impudent, qui es entré à la chambre le 24 Février, et qui as osé t'y représenter le 15 mai!

Conséquences de cette terrible violation:

Violation de toutes les libertés reconquises en février;

Les plus dévoués soldats du parti démocratique jetés à Vincennes par... la République;

Les clubs mis en suspicion et soumis à une surveillance secrète;

La loi sur les attroupements renouvelée de la loi martiale de Lafayette;

L'ordonnance sur les crieurs publics, tout anodine et toute pleine de restrictions;

Une charmante petite ordonnance qui tue à la sourdine la presse populaire, et qui vaut mieux qu'une bonne grosse loi bien bruyante, comme celle sur les attroupements, par exemple.

Voilà vos états de service, citoyens gouvernants



de la République; nous en passons, et des meilleurs.

Et vous vous plaignez que la réaction lève la tête, que les prétendants se placent sur le pavois! que le crédit et le commerce soient tués, que le Peuple s'agite.

Hier, on a crié : *Vive l'empereur!* — Eh! ne comprenez-vous pas que ce cri est poussé par beaucoup de ceux qui criaient, il y a un mois : *Vive la Pologne!* — Ne savez-vous pas que le lendemain de sa victoire, la Révolution ne demandait qu'à passer la frontière, pour porter l'indépendance, et non la guerre? Vous êtes-vous jamais douté qu'alors elle n'avait qu'à se montrer pour vaincre?...

Le peuple croyait que la République lui tiendrait parole, et trancherait de son épée les traités de 1815. La République, qu'il personifie dans vous et dans l'Assemblée nationale, a trompé sa foi et cette foi, il la reporte sur l'indolence de l'empire, sans s'apercevoir que cet empire n'est qu'un tombeau; et qu'il ne contient que des cendres.

Le crédit, la confiance, ils n'existent que dans les gouvernements forts et vrais; et vous ne pouvez être forts que par le peuple, vous ne pouvez être vrais que par les principes qui sont la vie de la France, et sur lesquels il s'appuie.

Obéissez au peuple, il en est temps; car vous reculez vers le passé, avec la rapidité du vertige. Vous pondez sans retour la République, vous qui prétendez la gouverner, et vous parlez avec elle ceux qui luttent hier contre la royauté, et qui seraient prêts demain à s'abîmer sous les ruines d'une nouvelle Varsovie, si demain on luttait au salut de la République.

Nous vous en conjurons; ne soyez point sourds aux douleurs de la patrie, car la patrie est vraiment en danger, elle est menacée de retomber sous le joug si vous ne frappez un coup décisif.

Il n'y a plus qu'un parti à prendre pour être un pouvoir vraiment fort et vraiment démocratique.

Au lieu de chercher vainement à combattre la force du peuple, incorporez-vous-là, et il vous rendra sa confiance. Appelez à vous toutes les énergies du parti révolutionnaire, et elles seront heureuses de vous répondre. Abaissez devant les ex-captifs de la royauté le pont-levis de Vincennes... Réorganisez, en un mot, la révolution à la face de ses ennemis, et vous serez véritablement le gouvernement de la République.

De l'audace, encore et toujours de l'audace! sans cela la République ne peut être sauvée.

### Vive la République!

Otez à la mémoire de l'empereur le reflet des luttes et des douleurs nationales, que lui restera-t-il? Son génie! Oui; mais qui oserait comparer même celui-là au génie de la nationalité française?...

« Si de la future victoire du peuple quelque soldat voulait encore profiter pour usurper la souveraineté nationale, eh bien! montrez-lui le tombeau de l'empereur ramené l'on sait d'où et par qui aux Invalides. Là, Napoléon dort d'un sommeil qui n'a que des rêves, et plus de rêves pour l'ambitieux Napoléon vivra à jamais dans l'histoire; nul ne le fera jamais vivre hors de là. L'empereur est mort, vive la nation! »

Voici ce qu'écrivait il y a huit ans, à propos de l'arrivée des cendres de l'empereur, un homme qui a admirablement traduit le génie de la Révolution par la force de son caractère et de son talent, Godefroid Cavaignac. — Depuis, le peuple a remporté une victoire de plus, et les circonstances donnent à cette citation une rare valeur.

En effet, nous savions bien que les cendres du grand homme dormaient aux Invalides; mais voici

qu'on nous apprend qu'un phénix va renaitre de ses cendres.

C'est un empereur, un aigle, un génie peut-être? Non, jusqu'ici, n'est qu'un neveu.

L'existence et le génie de ce neveu nous avaient été révélés, il y a quelques années, par les malencontreuses équipées de Strasbourg et de Boulogne...

Si ce neveu, en ce temps de vicissitudes monarchiques, rêvait le trône et la couronne, que dis-je? l'empire de son oncle... il faudrait le plaindre, même dans le cas où, héritant du nom, il aurait également hérité du génie...

Mais, pour fiche de consolation, on vient de le nommer représentant, et l'Assemblée a décidé qu'elle le recevrait dans son sein...

Allons, tant mieux! Puisse l'Assemblée nationale avoir un bon représentant de plus, cela ne lui fera pas de mal...

Nous le lui souhaitons de tout cœur; et vive la République!

### Comme quoi un aigle peut se métamorphoser en canard.

La France n'est pas le pays des chimères, c'est le pays des réalités. La bourgeoisie est l'expression la moins consolante du positivisme.

Pourquoi donc ces prétentions du prétendant qu'on nomme Henri V et le prince Louis?

Pourquoi surtout cette prétendue adoration du nom de Napoléon, qui n'est qu'un stupide fétichisme?

On ne doit pas plus adorer un homme qu'une paire de bottes. Le premier nuit très-souvent, même et surtout quand il est grand; — les dernières sont au contraire très-utiles et l'on doit les aimer, — même et surtout lorsqu'elles sont grandes.

Qu'en nous pardonne ce ton léger à propos du prince Louis! Les clameurs et l'émotion qu'il a soulevées sont d'une bouffonnerie affligeante, et nous ne pouvons qu'en rire.

Le prince Louis, car ce n'est pas encore monsieur Louis, a des partisans. Nous le concevons difficilement. Il n'a rien fait pour en avoir, à moins qu'on ne considère comme titre d'estime et d'admiration ses échauffourées de Strasbourg et de Boulogne, qu'il faut mettre sur le compte d'une Bresse impardonnable; au dire d'un témoin oculaire, à moins que sa notionalité perdue au profit de la Suisse ne lui soit une recommandation puissante.

Il n'est pas de facéties, pas de bourdes que n'aient inventés les admirateurs, payés, peut-être, de ce neveu de Napoléon le Grand!

Il y en a une surtout que nous recommandons aux amis de la vieille gaité gauloise:

On dit, et sans puffer de rire nous ne pouvons le redire, on dit que le prince Louis, connaissant l'affection demi-séculaire de certains hommes affligés de chauvinisme pour l'aigle impérial, a élevé, secrètement, un aigle magnifique, royal, tranchons le mot, et qu'il se propose de faire avec lui une entrée triomphale dans Paris.

De plus, cet aigle, contrairement aux habitudes reçues chez ses pareils, parle comme un perroquet; nous voulons dire comme un avocat (lisez le discours du citoyen Jules Favre). On lui a appris des lambeaux de phrases, qu'il répétera, sans se tromper, aux partières émerveillées, le jour du couronnement du prince Louis.

Les malveillants, qui n'aiment pas les prétentions de ce prétendant napoléonien, prétendent que cet aigle pourrait bien être un oison. Pour notre part, nous aimons à croire que c'est un canard!

L'Aimable Faubourien recommande à ses lecteurs son frère le Gamin de Paris, qui a plus d'esprit qu'il n'est gros.

### L'EMPEREUR

à la façon de Barbari.

NOUVELLE CHANSON.

Air : A la façon de Barbari.

Peuple, j'viens te féliciter...  
Sans te donner la pomme.  
Quoi! tu prends pour te r'présenter  
Le neveu du grand homme!...  
Je sais bien que Napoléon  
Est un joli nom  
Mais l'emp'reur, dit-on,  
De ses enfants, n'était chéri,

Biribi...

Qu'à la façon de Barbari,  
Mon ami.

De son oncle il est bien l'neveu :  
Il a la même taille,  
Il a, comme lui, l'œil de feu,  
Et son cœur ne tressaille  
Qu'aux mots : soldat, boulet, canon!  
La faridondaine, la faridondon.  
Il est presque aussi guerrier qu'il lui,

Biribi...

A la façon de Barbari,  
Mon ami.

Il n'a pas de petit chapeau  
Ni d'redingote grise,  
Sous son nez, que l'on dit fort beau,  
Brune moustache frise.  
Devant, c'est peu Napoléon,  
Mais, l'voyant, dit-on,  
Tourner le talon,

Un vieux grognard dirait : C'est lui,  
Biribi...

A la façon de Barbari,  
Mon ami.

Quoique très-fort, s'il n'est pas gras...  
C'est que, pour tout potage,  
Il ne mange à tous ses repas  
Qu' du pain et du fromage.  
Le sachant si sobre, oui da,  
Qui n'aimait c't'homme là?...  
Je conçois cela...

J'aurais dû le nommer aussi,

Biribi...

A la façon de Barbari,  
Mon ami.

Il possède trop d'qualités :  
S'il se rend populaire,  
La plus belle des libertés,  
Ne sera qu'un chimère.  
Car, le bourgeois nom ra ma foi,  
Napoléon roi,

S'il est vrai qu'il doit  
Ramener argent et crédit,

Biribi...

A la façon de Barbari,  
Mon ami.

Or vous connaissez le dicton :  
On je vais vous l'apprendre :  
Il dit : Quand on prend du galon,  
On n'en saurait trop prendre.  
Du grand homme l'aimable neveu  
Se dira : Morbleu!

Un trôn' court si peu...  
Que j' veux être empereur aussi,

Biribi...

A la façon de Barbari,  
Mon ami.

Comme tout bon républicain  
Ne veut qu' la République,  
Il envoi l'napoléonien  
Prom'ner avec sa clique.

Qui d'entre nous, voulant changer,  
O'srait se charger

De le protéger?...  
Lui... qui dirait un jour : Merci,

Biribi...

A la façon de Barbari,  
Mon ami.

JULES CHOIX.

L'un des Rédacteurs : J.-B. SIMÉON.